

LA SAGA DES PÂTUREAU-FROMENT
UNE FAMILLE À TRAVERS LE XVIII^E SIÈCLE

Annick Grenier

La Saga des Pâtureau-Froment

Une famille à travers
le XVIII^e Siècle

Roman

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Il est utile de savoir que :

Monnaie : 1 livre = 20 sols = 240 deniers

1 sol = 12 deniers

Mesures : 1 point = 0,188 mm

1 ligne = 2,256 mm

1 pouce = 2,707 mm

1 toise = 1,949 m

1 perche = 6,50 m

1 arpent = 71,465 m²

1 lieue = 4,288 km

(Paris – Nevers = environ 60 lieues)

Aucun sous-vêtement, ni masculin ni féminin

Certaines personnes de la Nièvre pourront être surprises de trouver leur patronyme dans cette saga ; ce n'est que simple coïncidence.

La rencontre 1705

Ils s'étaient rencontrés dans une auberge, à l'automne 1705 ; le soir tombait. L'un comme l'autre, ils venaient de quitter pour toujours leur famille et la maison de leur enfance. Ils étaient tous les deux lourds de fatigue et de rancœur. Le plus âgé s'appelait Pierre de la Motte ; il avait environ 25 ans. Son frère aîné, Louis, avait disparu à la bataille de Barcelone, au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui avait opposé la France à une énorme coalition ennemie de 1688 à 1697.

Tous avaient été affreusement malheureux de la disparition de Louis, avec parfois des moments d'espoir lorsqu'arrivait quelque nouvelle par des rescapés ayant traversé la France ; puis, les mois passant, l'affreuse réalité s'était imposée à eux : Louis avait perdu la vie à cette maudite bataille de Barcelone, le bout du monde. Madame de la Motte s'habilla de noir, fit dire des messes...

Les années passèrent. Il avait été prévu de longue date une alliance entre Louis et la fille du Comte de Chevenon. Les deux familles voisinaient, même si les Chevenon étaient de meilleur lignage que les La Motte. Pierre était tombé amoureux de la jolie Madeleine et attendait avec impatience que les pères se mettent d'accord et fixent la date des noces.

Hélas, la semaine passée, tout avait basculé et Pierre se trouvait réduit à rien ; un soldat, blême et en loques, avait heurté la porte : c'était son frère, laissé pour mort sur le champ de bataille de Barcelone, capturé par les ennemis qui l'avaient soigné afin d'en obtenir une confortable rançon. Il était parvenu à s'évader, perdant un temps considérable à trouver son chemin vers le Royaume de France dans un environnement hostile, marchant nuit et jour, se nourrissant de menus larcins. Il avait bien souvent pensé mourir de faim et de froid. Pris par les fièvres, il avait été accueilli pendant plus d'un an dans un monastère avant de reprendre la route. Cette terrible marche avait duré près de 7 ans ! Ses parents, rendant grâce au ciel de ce miraculeux retour l'avaient accueilli avec des transports de joie. Sa mère avait remis ses habits de deuil. Pierre aussi avait été d'abord très heureux du retour de son frère. Mais Monsieur de La Motte avait été très ferme : « L'aîné, c'est l'aîné. C'est lui qui aura le domaine et qui épousera Madeleine, que le Comte de Chevenon n'accorderait jamais à un cadet. »

Le coup fut terrible pour Pierre. Tout s'écroulait. Il essaya de discuter, mais son père refusa tout net de changer ses plans. Pierre s'emporta, eut des paroles brutales, manqua de respect à son père qui saisit sa cravache et le battit comme un laquais ou un vaurien. C'était trop pour Pierre : « Puisque c'est ainsi, donnez-moi ma part d'héritage, je m'en vais pour toujours. C'est votre destin de n'avoir qu'un fils. Puisque Louis est revenu, je m'en vais. »

Son père lui remit la somme d'argent qui lui revenait avec en prime sa malédiction. Malgré les larmes redoublées de sa mère, Pierre alla détacher son cheval à l'écurie et partit sans se retourner. Il chevaucha longtemps en direction de l'ouest. Son idée était de quitter le Royaume et de partir chercher fortune aux Amériques. On parlait des colonies anglaises installées là-bas, des sauvages qui peuplaient des zones immenses. Un colporteur, il y a quelque temps, lui avait vendu un livre avec des images fabuleuses, des hommes avec des plumes sur la tête. Aller là-bas, pourquoi pas ? Le soir tombait. Il vit une auberge. Il entra. L'auberge était petite, basse, enfumée, il n'y avait plus de place libre. Si, là, au fond, un adolescent, la tête dans ses bras repliés sur la table. Pierre s'installa en face de lui. Le garçon releva la tête. Il avait pleuré.

C'était Nicolas Pâtureau, et si son histoire était beaucoup plus commune, sa situation était la même que celle de Pierre de la Motte : il n'y avait plus de place pour lui à la ferme, le frère aîné travaillait avec le père, il y avait trois sœurs à marier et à doter, et la ferme ne pouvait pas nourrir une bouche de plus. « Va-t'en et débrouille-toi ! Les sergents recruteurs cherchent des soldats, vas-y donc ! » Nicolas n'avait aucune envie d'aller se battre ; c'était un garçon réfléchi, plutôt secret, un joli garçon d'ailleurs avec des cheveux blonds bouclés et de grands yeux noisette. La vieille grand-mère qui vivait à la ferme (« une bouche de plus à nourrir » maugréait le père quand l'année avait été mauvaise) raffolait de ce petit dernier qui lui rappelait le père de sa fille, jadis.

Quand il fut décidé que Nicolas s'en irait, l'aïeule le fit venir un soir près de son fauteuil. « Ne pars pas sans venir me voir, j'ai quelque chose pour toi, mon joli. » Et à un moment où tous étaient occupés dehors, elle fit venir Nicolas et lui dit : « Regarde, je t'ai cousu une chemise, c'est une chemise en or, hi ! hi ! Ton père ne sait pas que j'ai des pièces d'or, je le lui ai toujours bien caché... Je les ai cousues dans cette chemise ; il y en a sur le devant et sur le dos, chaque pièce est bien enfermée dans sa petite logette comme les abeilles dans leur alvéole. Si tu es attaqué par des bandits, ils

fouilleront tes poches, ta ceinture, mais la chemise, hi ! hi ! ils n'y penseront pas. C'est à toi que je les donne, mon joli, tu es le seul que j'aime ici, les autres sont sales et brutaux. Même tes sœurs sont sans attrait, on dirait des vaches, comme ton brutal de père. Toi, mon joli, tu es le plus beau, et le plus gentil, tu réfléchis aux choses... Tu me manqueras, mais je prierai pour toi tous les jours, jusqu'à ma mort. Et après je te regarderai depuis le ciel... Va, mon Nicolas. »

Muet d'émotion, Nicolas avait serré dans ses bras la frêle carcasse de sa vieille grand'mère, et il était allé dans le réduit qui lui servait de chambre enfileur la chemise en or. Les pièces étaient bien cousues, la chemise doublée, le contact n'était pas froid. Du bout des doigts, il essayait de compter les pièces. Il y en avait bien une vingtaine. Mais qu'était-ce ? Des deniers ? Des sols ? De vraies pièces d'or comme disait la grand'mère ? Était-ce possible ? Il ne savait pas grand'chose sur son aïeule, le jeune Nicolas.

Il ne savait pas, qu'un bon demi-siècle auparavant, elle était jeune et jolie, si jolie au milieu des moutons qu'elle gardait dans la campagne, qu'un seigneur du voisinage, la rencontrant au cours d'une chasse, en tomba éperdument amoureux. Elle ne lui résista guère, emportée par un tourbillon d'admiration et de vénération pour ce seigneur qui avait jeté les yeux sur elle. Ils s'aimèrent follement dans les fougères, au chant des oiseaux, dans la douceur de l'automne. Quand elle se sut enceinte, elle le lui dit timidement, comme si elle était seule fautive. Il avait de l'attachement pour elle et ne voulut pas se conduire malhonnêtement. « Si tu accouches d'un fils, je te trouverai une place au château comme servante, cela me sera agréable de voir grandir cet enfant. Si c'est une fille, je te donnerai une bourse d'or. Elle te permettra de trouver un mari pas trop regardant sur ce que tu as fait dans tes vertes années. Que penses-tu de cet arrangement ? » Elle n'avait pas tout compris, car il parlait une autre langue que son patois, mais, pour elle, tout ce qui venait de lui était merveille. Les mois qui passèrent lui furent à grande honte, car on s'aperçut vite dans sa famille que la belle avait fauté, et avec qui, elle ne savait le dire. À l'été elle eut une fille qu'elle emmenait accrochée à elle par un grand fichu lorsqu'elle allait garder les bêtes. Le seigneur passa un jour, vit la mère et le bébé. Il avait un peu oublié la bergère. Néanmoins, il était honnête homme, et il revint une autre fois avec une bourse pleine d'or, qu'il lui donna avec un bon baiser d'adieu. Pour lui, l'affaire était close.

Rentrée chez elle, elle s'enferma dans sa chambrette et cousit

dans l'ourlet de son jupon les louis d'or. Elle en garda trois qu'elle noua dans un mouchoir et s'en alla trouver, au village voisin, un fermier dont elle savait qu'il la trouvait à son goût. Elle lui raconta tout, et il la prit pour femme, avec la petite et les trois pièces d'or offertes par le seigneur. Et cela parut au fermier une très bonne affaire. Tout cela se passait un bon demi-siècle avant notre histoire.

Une fois rhabillé, Nicolas fit un baluchon avec ses affaires, prit quelques provisions, son bâton, et alla se présenter devant son père : « Je m'en vais, père, comme vous me l'avez ordonné. Donnez-moi votre bénédiction. »

La mère pleura, les sœurs se tortillaient bêtement, le frère aîné était aux champs. Le père le bénit, un peu surpris que Nicolas ait décidé si vite de quitter la ferme. Nicolas demanda aussi à sa grand'mère sa bénédiction, et s'en fut sans se retourner. Il marcha toute la journée et le soir arriva à un village. Il y avait une auberge. Il entra. La fatigue le saisit soudain, et une sorte d'angoisse. Le voilà seul au monde, et ne sachant pas grand'chose, même pas lire. Où aller ? Que devenir ? Pour qu'on ne le voie pas pleurer, il cacha sa tête dans ses bras repliés. Il sentit vaguement que quelqu'un s'asseyait à sa table. Il releva la tête.

C'est ainsi que commença la grande amitié entre Pierre de la Motte et Nicolas Pâtureau. Autour d'un repas commandé et payé par Pierre, ils se racontèrent leur histoire, étonnés qu'elle soit si voisine. Pour Nicolas, ce jeune seigneur lui paraissait tombé du ciel, élégant, distingué, avec ses belles bottes et sa façon de parler comme il n'en avait jamais entendue, et quand même il comprenait son patois, ils pouvaient échanger ensemble. Intelligent malgré son inculture, Nicolas était séduit par les projets de Pierre de la Motte, la vie aventureuse, il les comprenait ou il les imaginait, fasciné.

« Oh ! Monsieur, comme vous avez de la chance de partir faire des choses si belles ! »

Pierre était touché de l'espèce d'adoration de l'adolescent. Pourquoi ne pas se lancer dans l'aventure avec ce garçon visiblement doué sous sa crasse originelle ? La solitude pesait à Pierre. Instinctivement, il lui demanda :

— Veux-tu venir avec moi aux Amériques ?

Suffoquant de bonheur, Nicolas balbutia :

— Mais, Monsieur, je ne sais pas si je serais capable...

— Entendu, coupa Pierre de la Motte, « je t'engage comme aide, tu brosseras mes habits, tu t'occuperas de mon cheval, et on va se bâtir un bel avenir là-bas... d'accord ? »

Ils topèrent, Pierre riant, Nicolas bouleversé. Après une nuit peuplée de rêves, Pierre à l'auberge, Nicolas sur la paille de l'écurie, Pierre prit en croupe le jeune garçon et ils partirent pour la grande aventure.

Ils arrivèrent à Nantes. Là, Pierre s'occupa de trouver un bateau en partance pour les Amériques. Il y en avait beaucoup, le long du quai, mollement bercés par le ressac. La plupart avaient les voiles repliées. L'un paraissait prêt à partir, les voiles claquaient au vent, les mousses s'activaient dans la voilure. « Allez-vous aux Amériques ? » demanda Pierre à un marin. Sur sa réponse affirmative, ils montèrent à bord. Nicolas regardait, émerveillé, les grands voiliers qui se balançaient le long du quai, les marins, les mousses grimant comme des chats sur les vergues, tous ses sens découvraient l'inconnu : les odeurs iodées de la mer, les cris des mouettes, la nourriture qui n'avait rien à voir avec celle de la ferme ou des auberges du voyage, les rafales de vent, l'horizon à perte de vue...

Ils avaient embarqué sur « La belle aronde », un vaisseau dont le capitaine s'appelait Monsieur de l'Écluse. Celui-ci apprit à Pierre que la destination de « La belle aronde » était non pas le Canada, mais Hispaniola, une île des Antilles devenue française depuis 1697, au traité de Ryswick.

« Auparavant » lui expliqua Monsieur de l'Écluse, « elle était espagnole, sauf la partie occidentale où, sous l'autorité de Richelieu, les Français avaient commencé à s'installer ; mais il s'agissait surtout d'aventuriers, et l'île de la Tortue, au Nord-Ouest d'Hispaniola, était devenue le siège de la flibuste. Les pillages étaient monnaie courante et monsieur Colbert, ministre de la Marine, ramena l'ordre en prenant un certain nombre de mesures, en encourageant les plantations de canne à sucre et d'indigo, et en réglementant l'esclavage par le Code Noir. Depuis, la colonie connaît un véritable essor économique et on peut faire fortune là-bas... »

Monsieur de l'Écluse invitait souvent Pierre de la Motte à manger avec lui, tandis que Nicolas donnait un coup de main aux matelots, lavant les ponts, épluchant les légumes ; la tête lui tournait de tout ce qu'il découvrait sans cesse. Les premiers jours, la houle le rendit malade, mais il s'habitua vite et la traversée se passa sans incident ni mauvaise rencontre. Pourtant, ils en racontaient, les matelots, dans leur jargon, sur les abordages, sur les

salauds d'Anglais, sur les pirates... Ils chantaient aussi et Nicolas emmagasinait tout dans sa tête, profitant de tout ce qu'il pouvait apprendre, posant des questions afin de mieux comprendre. Pierre avait décidé de ne lui parler que français et de lui apprendre à lire ; les moments calmes de la longue traversée furent propices aux premiers rudiments. Installés à la poupe, avec un alphabet de fortune, Pierre jouait à l'instituteur. Parfois, quelque mousse venait regarder, mais aucun n'avait le désir d'apprendre de Nicolas. Hâlé par le soleil, plus blond que jamais, il se développait aussi physiquement à grimper dans les cordages. Quand enfin on débarqua à Hispaniola, le petit paysan qui pleurait à l'auberge était devenu un beau garçon parlant un langage correct et sachant presque lire.

Hispaniola 1706-1721

L'argent de Pierre de la Motte avait beaucoup diminué ; la vie courante, le prix du passage sur le bateau avaient bien écorné son pécule. Il avait vendu son cheval à Nantes, ainsi que son harnachement, mais avait bien l'intention de se retrouver une monture en arrivant, et d'en acheter une aussi à Nicolas, car il n'était plus question de le prendre en croupe. À peine débarqués, ils connurent un moment de découragement ; le climat, les cultures n'avaient rien à voir avec ce qu'ils avaient connu. Qu'allaient-ils devenir dans ce nouveau monde ?... Puis, ils se ressaisirent : eh bien, cultivons comme les gens d'ici. Ils cherchèrent une plantation à acheter. Il y en avait une, de canne à sucre, à vendre, un peu plus à l'intérieur des terres. Ils allèrent voir, Pierre de la Motte sur son nouveau cheval, droit et très grand seigneur, Nicolas Pâtureau à moitié couché sur l'encolure de sa mule tellement il avait peur de tomber... La propriété était grande, mais mal entretenue, la maison vétuste, et les esclaves sales et pitoyables. Le prix demandé était exorbitant. Pierre discuta une journée entière avec le propriétaire, un gros Espagnol adipeux qui voulait rentrer au pays et avait laissé son bien aller à vau-l'eau. L'Espagnol en voulait 20 000 livres.

« Beaucoup trop vu l'état général du domaine » répliquait Pierre en en offrant 15 000.

« — Pas question, vous me pillez, pas à moins de 18 000.

— C'est encore trop, j'irai à 16 000, pas un sou de plus. »

La nuit tombait quand enfin l'affaire fut conclue à 17 000 livres. On devait se retrouver pour signer chez le notaire, le lendemain à

midi. Pierre sort sa fortune, compte son argent : avec l'achat du cheval, de la mule, les nuits à l'auberge, la nourriture, il ne lui restait plus que 16 550 livres. Catastrophe ! Jamais l'Espagnol ne voudra faire affaire à moins de 17 000 livres. Pierre était désespéré. Cette plantation, même en si mauvais état, il la voulait, il s'y sentait déjà chez lui, il imaginait comment il allait la remettre sur pied, l'exploiter au mieux, refaire la maison d'habitation, redonner le goût du travail aux esclaves assis par terre toute la journée. Et lui manquait 450 livres ! Qui pourrait les lui prêter ? Il ne connaissait personne ici. Et les intérêts, comment les rembourserait-il ?

La tête dans ses mains, les coudes sur la table, dans sa petite chambre d'auberge, il réfléchissait avec angoisse. C'est ainsi que Nicolas le trouva. Pierre lui raconta ses problèmes, désespéré. Alors Nicolas lui demanda une paire de ciseaux, commença à se déshabiller et lui tendit sa chemise d'or, en lui racontant le cadeau de sa grand'mère. Fébrilement, ils ouvrirent toutes les coutures ; des pièces tombèrent, une trentaine, ils les mirent en tas, séparant les sols, les deniers, les livres tournoi, les louis d'or. La grand'mère avait un beau pécule ! D'où tenait-elle ce trésor ? La chemise livra 620 livres. C'était assez pour l'achat de la plantation et pour vivre quelque temps encore. Des larmes de joie dans les yeux, Pierre et Nicolas s'étreignirent. Ce n'était plus un maître et un serviteur. C'était deux associés, deux amis, deux frères. Jamais, ils n'oublieraient ce moment-là.

Pendant plusieurs années, ils travaillèrent dur. Petit à petit, la plantation, bien nettoyée, irriguée, entretenue par les esclaves qui, mieux nourris, correctement logés et habillés, humainement traités, travaillaient avec moins de mollesse, devint rentable. Pierre répara et améliora le vieux moulin à sucre datant de 1685, et les produits des ventes commencèrent à remplir la caisse bardée de fer, scellée au mur de la chambre de Pierre de la Motte, et dont seuls Nicolas et lui possédaient la clef.

Ils étaient unis comme les doigts de la main, partageant tout, chance et malchance, se disant tout, confrontant leurs idées, leurs projets. La plantation rapporta de plus en plus. Ils défrichèrent un espace de leur domaine et y plantèrent des indigotiers. Dans le coin le plus éloigné de la plantation, à cause de l'odeur, ils installèrent des bacs à fermenter, où les feuilles de l'indigotier libéraient le colorant bleu qui, mélangé à de l'hydroxyde de sodium, était ensuite comprimé et séché, puis transformé en poudre. Pierre chercha, avec différents adjuvants, à créer différentes nuances de bleu. En collaboration avec un planteur de coton, il envoya en France, des cotonnades, des droguets, du basin, de toutes les nuances de bleu, inondant le marché et entrant en concurrence avec le pastel du midi de la France. Une vieille négresse de la plantation lui apprit que, broyée, la racine de l'indigotier calmait les rages de dents. Quant aux fleurs, non utilisées pour la teinture, elles servaient d'engrais et amélioraient le sol.

Pierre fit venir de Paris des ouvrages de botanique et de chimie afin de mieux maîtriser les processus de fabrication de l'indigo. Tout cela le passionnait et il le partageait avec Nicolas. Leur vie était limitée aux barrières de la propriété. Le dimanche, pour la messe, ou à l'occasion des fêtes publiques, civiles ou religieuses, ils allaient à la ville voisine se mêler aux réjouissances et accomplir leur devoir de bon voisinage. Certaines jeunes veuves, certaines mères de filles à marier leur faisaient des avances, mais ils avaient trop à faire à la plantation pour s'occuper d'autres projets. De toute façon, ils avaient sur place de quoi subvenir à leurs besoins sexuels : les esclaves étaient là. Si Pierre de la Motte accueillait dans son lit des femmes de tout âge, Nicolas Pâtureau n'aimait que les adolescentes. Il lui arrivait de rôder le soir près des cases, prenant par le poignet une toute jeune noire qui, les poings serrés, les yeux fermés, se soumettait aux désirs du maître.

Ils étaient devenus riches. Ils s'étaient durcis physiquement et moralement. Pendant plusieurs années, Pierre se rendit, le dimanche après-midi, une fois par mois, aux réunions d'une société savante où se retrouvaient différents planteurs des environs, des commerçants, un prêtre érudit. Elle avait été fondée par un ancien militaire fixé à Saint-Domingue qui avait bâti une solide fortune sur le commerce des esclaves avec l'Afrique.

« Votre sucre, votre indigo, c'est bon, d'accord, mais pour devenir vraiment riche et sans se donner tant de mal, affrétez un bateau et faites du bois d'ébène. »

Pierre répugnait à ce genre de commerce. Mais les réunions l'intéressaient. On y parlait philosophie, politique, littérature, cabinets de curiosités, découvertes scientifiques... Après un bon repas, la soirée se prolongeait assez tard. Il venait toujours avec un solide esclave armé d'une carabine, car les routes, la nuit, n'étaient pas sûres. La femme du marchand d'esclaves lui fit des avances. Il coucha avec elle deux ou trois fois, uniquement parce que son prénom était Madeleine. Lorsque Pierre partait à ces réunions, Nicolas gardait la plantation. Il sommeillait dans un hamac, puis le soir venu, sifflait son chien et faisait le tour du propriétaire. En le voyant de loin, la plupart des mères poussaient leurs filles à l'intérieur des cases.

Voilà plus de 15 ans qu'ils avaient quitté la France. Louis XIV était mort. Ils l'avaient su par le dernier bateau arrivé à Hispaniola et qui, avec les cargaisons de marchandises, débarquaient aussi les nouvelles du royaume. Il paraît qu'un Régent avait pris la tête de la France, Philippe d'Orléans, un drôle de débauché celui-là. Le petit roi Louis XV était encore un enfant. Nicolas méditait toutes ces nouvelles : y aurait-il dans le Royaume une place à prendre pour des gens comme eux, entreprenants, riches d'expérience et d'or ? Il en parla à Pierre qui, s'il n'était que de noblesse provinciale, savait mieux que lui comment se faisaient les affaires. Pour Pierre, la vraie vie était là, à la plantation ; on pouvait en tirer beaucoup de profits, l'améliorer encore. Pourquoi rentrer et qu'y faire ?

Des mois passèrent. Nicolas guettait la venue des bateaux, parlait avec les capitaines, certains marins, ceux dont il comprenait le patois, mais ils étaient rares, car son Morvan natal ne produisait guère de gens de mer ! Il apprit tout de même que se développait une industrie dont il avait déjà entendu parler : la fabrication du fer. De nombreuses forges existaient dans la région du Morvan, où l'on pouvait extraire le minerai, fabriquer du fer, forger des outils, des ancres de marine... cela le fit rêver. Il se voyait à la tête d'une forge, avec des ouvriers, améliorant les alliages, étendant sa fabrique, participant à cette nouvelle industrie. Il pria le capitaine qui lui en avait parlé de se renseigner et de voir, s'il pouvait avoir des contacts avec le Morvan, si une forge serait à vendre. Des mois